

Dominique Marin

Introduction à la père-version *

Déclin des pères

Je vais, à partir de ma pratique en institution, vous parler de quelque chose de très classique malgré le contexte. De l'enfant et de ses symptômes bien sûr, de la mère et de la fonction du père malgré son déclin. Déclin que Lacan avait annoncé dans un article sur la famille écrit en 1938 à la demande de Wallon et publié dans l'*Encyclopédie française*, dans le tome VIII, connu depuis sous le titre *Les Complexes familiaux*. Lacan développe un chapitre sur le « déclin social de l'imgo paternelle », déclin dont il ne s'afflige pas au contraire de nos contemporains, parfois psychanalystes, même s'il lui attribue de provoquer « concentration économique, catastrophes politiques » et « crise psychologique ». Le déclin de la figure du père, les catastrophes sociales et l'évolution de la névrose vont ensemble, comme l'affirme encore cette citation qui met le père au cœur du processus : « Ces névrosés [...], semblent avoir évolué dans le sens d'un complexe caractériel où, [...], – il est le noyau du plus grand nombre des névroses – on peut reconnaître la grande névrose contemporaine. Notre expérience nous porte à en désigner la détermination principale dans la personnalité du père, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche ¹. » La grande névrose repose-rait sur la dégradation de la personnalité du père d'autant plus que la structure familiale se réduit à ses éléments de bases biologiques, père, mère et enfants.

* Conférence publique tenue le 9 novembre 2012 à Millau, pôle Tarn Aveyron Lot, dans le cadre d'un séminaire sur la psychanalyse avec les enfants et les adolescents, coordonné par Didier Castanet.

1. J. Lacan, *Les Complexes familiaux*, Paris, Éditions Navarin, 1984, p. 73.

Depuis 1938, la composition de la famille s'est encore modifiée, les familles monoparentales et les familles recomposées sont légion, des familles homoparentales apparaissent de plus en plus. Le contexte actuel du déclin de l'imaginaire paternelle semble parfaitement illustré dans le dernier film de Pascal Bonitzer, dans lequel Jean-Pierre Bacri incarne le père tout à fait contemporain d'un garçon d'environ 11 ou 12 ans, Noé. Même s'il s'occupe de son fils, il est loin de parvenir à le tempérer lorsque cela s'impose, notamment quand il proteste contre sa mère, « cette connasse » qui ne fait pas attention à sa santé, elle fume trop à son goût, et qu'il ne voit que rarement. Le père a beau élever la voix, on constate qu'il n'en impose pas beaucoup. De même, auprès de sa femme, il joue plutôt le rôle humiliant de celui qui est incapable de la retenir. Voilà plusieurs semaines qu'elle rentre tard chaque soir, prise par son travail de metteur en scène. Pour compléter le tableau, il faut relever la lâcheté du père de Noé à affronter son propre père, conseiller d'État, dont il ne parvient pas à obtenir l'aide attendue. Au lieu de cela, il recueille l'aveu des tendances bisexuelles décomplexées de son père ! Rien de brillant dans ce film sur les pères. Lorsque enfin Noé comprend qu'entre ses parents ça ne gaze plus, il interroge son père : « Mais vous allez divorcer ? » Celui-ci, toujours en grande difficulté à dire vrai, tente de noyer le poisson jusqu'à ce que son fils lui réponde : « De toute façon, dans ma classe, je suis le seul à avoir mes deux parents. » Noé donne un véritable aperçu de la famille d'aujourd'hui. Même la cellule de base est éclatée. Noé est bien à l'image de bon nombre de jeunes adolescents : il se débrouille seul, il est plutôt grossier, à la limite de l'insubordination. On ne sait rien de lui, mais on peut supposer qu'il n'a pas vraiment d'interlocuteur adulte de qualité à sa portée.

En tout cas le déclin du père, son peu de poids, ne se mesure pas seulement à faire acte d'autorité auprès d'un fils si jeune et si grossier, mais plutôt à son impuissance à retenir sa femme et à surmonter sa division à l'égard de son père. En fait, je suis en train de vous suggérer que l'évolution des enfants, leur comportement relativement distant à l'égard de l'autorité à la maison comme à l'école, ne relève pas seulement du déclin de l'autorité paternelle mais de la fonction paternelle en tant qu'elle concerne la dimension du désir du père.

Symptômes de la défaillance paternelle

De quoi se plaint-on aujourd'hui à propos des enfants, surtout à l'école, quand on dit qu'ils parlent mal, n'écoutent rien, font n'importe quoi et veulent tout sans attente ? On leur reproche tout simplement d'être dans une volonté agie de jouir sans limite au lieu de parler. Mais parler suppose un interlocuteur disponible. L'abondance des écrans de téléphone et d'ordinateur n'arrange sûrement pas le peu de lien social avec des adultes de moins en moins présents pour un véritable échange. Communiquer avec la terre entière *via* Internet ne remplacera jamais un lien de paroles.

Pour avoir exercé dans un service de consultations en pédopsychiatrie, pendant presque vingt ans, comme tous ceux qui ont une expérience des enfants, j'ai pu constater que certains sont affectés par des symptômes sans paraître en souffrir. Leur comportement gêne l'enseignant et les parents, sans que l'enfant s'en plaigne. Ces symptômes ont tous certainement une utilité pour l'enfant même si, et c'est la raison pour laquelle je parle de symptôme entre parenthèses, ils ne peuvent rien en dire.

Par exemple, ce petit garçon que sa mère-célibataire conduit vers moi en raison d'une énurésie. Nous sommes dans le cadre de la plus grande carence apparente du père, son absence réelle. Comme sa mère me dit qu'il faut que je l'aide à se débarrasser de son énurésie qui le fait souffrir, je l'interroge : « Comment savez-vous qu'il en souffre ? » Elle réplique aussitôt devant lui : « Je le sais puisque, quand je lui dis le matin de venir dans mon lit, il me répond : "Je ne peux pas, j'ai encore mouillé mon pyjama." » Il a suffi que j'interprète l'énurésie comme une manière de décliner son invitation à venir dans son lit, façon de dire que ce n'est pas sa place, pour que cette jeune femme, d'un air embarrassé, parle d'un homme qu'elle fréquente mais dont elle taisait l'existence à son fils. Le gamin s'est mis à sauter de joie en disant quelque chose comme « Chouette, maman a un amoureux ! ». J'ai entendu cette exclamation joyeuse comme un effet du sujet au désir et comme la fin possible de cette jouissance encombrante qu'est l'énurésie. Plus besoin de pisser au lit si maman a un amoureux, c'est lui qui s'occupera d'elle. Effectivement, l'énurésie a disparu à la suite de cette unique séance.

Je pourrais donner quantité d'exemples de ce type de consultations miraculeuses. Beaucoup concernent des symptômes imputés à l'enfant par l'adulte qui s'en plaint. Toutes les « guérisons » soudaines sont dues à une parole, non de l'enfant, mais du partenaire Autre qui supporte son symptôme, paroles qui répondent à la défaillance de la fonction paternelle. Ces exemples concrets suggèrent que la fonction paternelle permet un nouage entre désir, jouissance et parole. Nouage nécessaire pour que la parole parvienne à maintenir un écart vivifiant entre désir et jouissance. Pensez aussi à ce que Lacan disait du petit Hans de Freud. Il a la phobie des chevaux faute d'avoir peur de son père, ce qui lui aurait sûrement permis de prendre un peu de distance avec sa mère. Hans aussi avait une mère qui l'invitait le matin à la rejoindre dans son lit.

Nom-du-Père et signification phallique

Pour nous y retrouver dans la structure de l'inconscient, nous avons la fonction père et la fonction symptôme telles que Lacan nous les a enseignées. Je voudrais tenter de cerner pas à pas la nomination relative au principe de réponse du père, pour reprendre une formulation qui est, je crois bien, de Michel Sylvestre, principe que Lacan étend au symptôme.

Dans la dernière leçon de son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, le 16 juin 1971, Lacan explique : « Ce qui est nommé Père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre ². » L'efficacité du Nom-du-Père consiste dans le fait de répondre, que quelqu'un, pas forcément le père, réponde à l'énigme du désir de l'Autre primordial, place supportée généralement par la mère.

Le Nom-du-Père permet au sujet *infans*, qui ne parle pas encore, d'imputer les allées et venues de l'Autre primordial, sa mère, à son désir du phallus dont le père est censé être le porteur. Le phallus n'est pas à prendre ici comme un organe mais comme un signifiant. Une phrase de « La signification du phallus » dans les *Écrits*, article rédigé en 1958, l'exprime de façon explicite : « Si le désir de la mère est [souligné par Lacan] le phallus, l'enfant veut être le phallus pour

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 172.

le satisfaire³. » Il ne s'agit pas de satisfaire la mère mais son désir. Le signifiant phallique oriente le désir et localise la jouissance.

Commencent alors les ennuis du sujet névrosé. Car la présence du signifiant du Nom-du-Père instaure un leurre lié au phallus comme ce qui pourrait répondre de son être. Pensez à ces très jeunes enfants sans cesse en train d'essayer d'attirer l'attention de leur mère : « Maman, tu as vu comment je cours vite, comme je saute loin, comme je suis fort, comme je suis belle... » On sent parfois dans ces tentatives comme le désespoir de ne pas parvenir à se montrer suffisamment intéressant pour leur mère sommée de ne regarder et de n'écouter que leur enfant. L'enfant sait bien que cette place de capture du désir de la mère est instable, intenable.

Le signifiant du Nom-du-Père pousse le sujet à tenter d'occuper la place du phallus pour la mère avant de le déloger de cette place, paradoxe qui suggère la complexité du mécanisme et son impasse.

La petite fille qui voulait la main de sa mère

Voici un petit aperçu pris dans la clinique ordinaire, lorsque la signification phallique est inscrite dans l'Autre. Il s'agit d'une famille dont la composition est tout à fait classique et que je choisis comme exemple pour montrer que l'efficace du Nom-du-Père n'est pas automatiquement activée par la présence du père. Il faut autre chose qui relève de la dimension du dire.

Une jeune femme vient demander secours au centre médico-psychologique où je la reçois car elle est obligée, chaque nuit depuis un an, de tenir la main de sa fillette de trois ans afin de l'endormir. Toutes les tentatives du père sont restées vaines : explications, interdictions, menaces. Après un entretien avec cette jeune enfant pleine de vivacité, je conclus qu'elle est complètement indifférente aux doléances de sa mère, ça n'est vraiment pas son problème ! Elle n'exprime aucune interrogation, ni aucun désir de faire entendre quoi que ce soit à l'Autre, rien ne me semble justifier un autre entretien.

Je propose à la mère de revenir seule et la reçois une première fois sans rien saisir de plus consistant. Quelques jours plus tard, elle vient m'annoncer que tout est définitivement résolu, elle en est persuadée.

3. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 693.

Elle me livre une invention de son cru au moment du coucher. Tout en tenant la main de sa fille, elle lui a expliqué qu'il y a quelques années de ça, bien avant qu'elle ne vînt au monde, son père, qui n'était pas encore son père mais un jeune homme célibataire et amoureux d'elle comme elle de lui, son père donc a été trouver son grand-père dans le dessein de lui demander sa main. Au moment où elle lui explique cette curieuse expression, *demandar la main d'une femme*, sa fille réagit brusquement : elle repousse violemment la main de sa mère et se tourne dans son lit. Depuis, cette jeune enfant n'a plus jamais sollicité sa mère le soir. J'en ai confirmation deux ou trois ans plus tard. La petite famille s'était même agrandie. Comme quoi, le mari ne s'est pas contenté de la main de sa femme ! Si cette remarque vous fait sourire, c'est bien parce que la signification phallique teinte ordinairement la façon d'interpréter le discours de l'Autre.

Cette jeune femme ne manquait pas de perspicacité, elle a bien entendu que mon invitation à parler était une façon d'interroger son désir dans cette affaire... d'aller au lit. L'histoire de la demande en mariage m'est apparue comme une heureuse réponse, dans la mesure où elle s'appuie sur le Nom-du-Père qui existe aussi bien dans le discours où la mère se situe, au niveau du grand-père maternel, que dans le support qu'elle incarne pour son enfant, lorsqu'elle lui livre cette histoire. Lacan parle d'une existence *mondaine* du Nom-du-Père, il faut d'abord qu'il soit présent dans le monde environnant l'enfant avant de se montrer efficace pour le sujet.

Comment comprendre le symptôme de cette fillette et sa levée ? Il convient de revenir aux différents niveaux d'intervention de la fonction du père.

Paradoxe et impasse du Nom-du-Père

La fonction paternelle opère un nouage entre loi et désir en nommant l'Autre comme le lieu d'une jouissance d'abord interdite. Lacan le dit autrement lorsqu'il parle de la mère : « C'est en tant que la loi l'interdit qu'elle impose de la désirer, car, après tout, la mère n'est pas l'objet en soi le plus désirable ⁴. » L'interdit désigne, voire impose, l'objet comme objet du désir. Si le père noue simplement loi et désir, alors logiquement, plus il interdit et plus il force à désirer ce

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 126.

qui est interdit. Rien de plus facile à vérifier avec un jeune enfant. Il suffit de lui interdire une chose pour qu'il ne cesse de la désirer ardemment. Combien de contes sont structurés de cette façon ? Rappelez-vous : « Toutes les clés, sauf celle-ci... etc. »

C'est sans doute ce qui s'est passé pour la petite fille qui voulait la main de sa mère. Ses parents ont bien évidemment essayé de faire jouer l'interdiction soutenue par le père, comme les livres de psychologie domestique le suggèrent aujourd'hui. En vain. Ce qui a fonctionné est un récit, celui de la demande en mariage. Il s'agit d'une nomination du corps de la mère comme interdit, dans le sens que, entre les dits de la mère, s'énonce l'impossible du corps de l'Autre, une béance sous l'aspect très imagé de la main demandée par le père. La nomination fait trou dans le réel de la jouissance dans laquelle je suppose la petite fille prise au point de ne pouvoir lâcher la main de sa mère. Les mouvements d'humeur qu'elle manifeste en rejetant la main de sa mère et en lui tournant le dos, en boudant, semblent une manifestation du sujet, son décrochage de la jouissance du corps de la mère parce qu'elle se révèle trouée, sans prise. Elle en a réellement perdu la main.

Interdit et impossible ne se confondent pas mais l'un implique l'autre. L'interdit, seul, soumet le sujet à des effets surmoïques aliénants, il impose le désir dans sa visée de jouissance alors sans bornes. Lorsqu'on dit que le père interdit la mère pour l'enfant, on croit avoir tout dit de la fonction du père. Or la fonction du père ne peut pas être réduite à sa face d'interdiction en quoi consiste le fait de désigner la mère comme étant sa femme. L'interdit doit être relayé par une nomination qui opère un trou dans le réel, ce que Lacan appelle *La chose* comme corps mythique de la mère et que plus tard il écrira *a-chose* pour signifier qu'il s'agit de ce que nous avons pris l'habitude de convoquer dans notre terminologie comme l'objet petit *a*. Cela s'éclaire davantage si l'on va au-delà de la référence au désir de la mère cerné par le Nom-du-Père.

La père-version comme garantie du père comme symptôme

La nomination en question ne concerne pas seulement le désir de la mère et donc le phallus, mais aussi et surtout le désir du père. Le cas de la petite fille peut aussi illustrer la fonction du père que

Lacan rapproche de celle du symptôme dans la leçon du 21 janvier 1975 du séminaire *R.S.I.*, dont je lis un passage souvent cité : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si le dit, le dit amour, le dit respect, est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet *a* qui cause son désir. Mais ce que c'te femme cueille en *a*, si je puis m'exprimer ainsi, n'a rien à voir dans la question ! Ce dont elle s'occupe, c'est d'autres objets *a* qui sont les enfants auprès de qui le père pourtant intervient, exceptionnellement dans le bon cas, pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-Dieu si vous me permettez, la version qui lui est propre de sa perversion, seule garantie de sa fonction de père, laquelle est la fonction, la fonction de symptôme telle que je l'ai écrite là, comme telle ⁵. » Il vient en effet d'écrire le symptôme comme une fonction mathématique $f(x)$, rapprochant son écriture de celle non du sens mais de la lettre.

Il s'agit ici de jouissance et il faut noter que le juste mi-Dieu, qui est aussi un juste mi-dire, constitue la version du père, sa perversion comme la seule garantie de sa fonction de père comme symptôme. Si le symptôme est lettre, et non pas seulement signifiant qui renvoie à l'ensemble des autres signifiants, soit à l'Autre, c'est bien qu'il constitue en lui-même une sorte de séparation du sujet avec l'Autre. Le père est un symptôme très utile, comme n'importe quel autre symptôme. Pensez à l'énurésie du garçon qui lui permet de refuser d'aller dans le lit de sa mère.

Mère et femme-symptôme

Le séminaire *R.S.I.* peut apporter un double éclairage sur l'histoire de la petite fille. Dans la version, disons courte, du Nom-du-Père, la main de la mère appartient au père, il l'a demandée et donc marquée comme sienne, bref, la mère est interdite parce qu'elle est désignée comme l'objet de son désir. Souvent, dans les séances de contrôles que j'ai la chance de mener avec de jeunes cliniciens exerçant auprès d'enfants, j'entends ces tentatives louables de raisonner l'enfant : « Mais enfin ! Ta mère est la femme de ton père, il faut la laisser dormir avec son mari, etc. » Les parents de l'enfant dont je

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, R.S.I.*, éditions de l'Association freudienne internationale (publication hors commerce), p. 63.

vous parle avaient usé de tous les arguments œdipiens à leur portée. Le père s'y était mis de ses explications : « Ta mère est d'abord ma femme. » Cela n'a fait qu'enflammer le symptôme de sa fillette. Ce qui a opéré relève d'autre chose que de l'interdit ou que de la nomination du désir de la mère référé au phallus.

Dans la version symptôme, c'est-à-dire dans la père-version, la mère est nommée comme objet cause du désir du père et non pas seulement comme objet de son désir. C'est ainsi que j'entends le mi-Dieu dont parle Lacan dans cette leçon, « le juste mi-Dieu dit à l'instant, soit le juste non-dire ⁶ », qui est le contraire de seulement préférer la loi et de poser l'interdit inhérent à la possession. L'explication de la mère de l'expression *demander la main d'une femme* la situe certes comme objet cause du père mais aussi et surtout comme une femme parmi d'autres, dans une dimension Autre.

Dans la foulée de ce « juste non-dire » du père qui fait d'une femme l'objet cause de son désir, Lacan énonce qu'elle peut également occuper la place de symptôme, ce qui me semble-t-il accentue la version du père comme nomination. « Dire qu'une femme c'est un symptôme, [que] comme jamais personne ne l'avait fait jusqu'à présent, j'ai cru devoir le faire. »

Il s'agit toujours du symptôme comme jouissance que Lacan redéfinit alors : « Le symptôme n'est pas autrement définissable que comme la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine ⁷. » Si un homme fait d'une femme son symptôme et qu'elle s'y prête, il peut jouir, non d'elle directement, mais de son propre inconscient. Il en est ainsi, aussi, pour une femme qui consent à occuper cette place.

Mais, même lorsque le symptôme prend la consistance du corps d'une femme pour les deux partenaires, – l'une, la femme, consent à se faire le symptôme de l'autre, l'homme –, il demeure insuffisant pour faire union. Chacun jouit de son rapport à l'inconscient et en plus les places sont dissymétriques. Quand Lacan explique qu'« il n'y a pas de rapport sexuel » qui puisse s'écrire entre les termes d'homme et de femme, il s'appuie sur le fait que « ce ne sont que des signifiants ⁸ »,

6. *Ibid.*, p. 64.

7. *Ibid.*, p. 98.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 34.

soit des semblants. Ils ne disent rien de ce qu'est, au sens d'être, un homme ou une femme. L'acte sexuel n'assure rien quant à l'être sexué de chacun.

Si le symptôme est une façon de jouir de l'inconscient et supplée le rapport sexuel qu'il n'y a pas, Lacan ajoute une dernière condition pour qu'il soit réellement un symptôme : y croire. « Ce qu'il y a de frappant dans le symptôme, dans ce quelque chose qui, [...], se bécote avec l'inconscient, c'est que on y croit ⁹. » Il faut y croire au sens de croire à « des êtres, ajoute-t-il, en tant qu'ils peuvent dire quelque chose ». Il invoque alors la pièce de Jean Giraudoux, *Ondine*. Une femme symptôme pour un homme est donc en rapport avec son mode de jouir de l'inconscient parce qu'il y croit, voire, dans l'amour, il la croit.

Ainsi faut-il corréliser le *juste non-dire* de la fonction père à une femme mise en place non seulement d'objet cause de son désir mais aussi de symptôme-jouissance, en tant qu'il y croit dans l'amour. Ce n'est donc pas au Père Noël qu'il convient que les enfants croient mais à la père-version qui peut les guider dans le rapport entre les sexes. Cette croyance implique qu'au-delà de la mère il y a une femme en position de symptôme du père.

Il ne s'agit pas d'un symptôme ordinaire dans le sens de ce qui est insupportable et dont on veut se débarrasser au plus vite, sinon Lacan aurait parlé de la mégère du père qui, certes, est bien un symptôme. Il s'agit du partenaire comme symptôme réduit à sa part d'ombre inanalysable. La femme-symptôme dépasse la femme interdite par le père car elle introduit à la dimension du *pastoute* et d'abord, comme l'écrit Lacan, de « *pas toute* à lui ¹⁰ » et qu'il reconnaît comme telle. Lorsqu'un homme nie la dimension de *pastoute* d'une femme cela fait généralement retour dans le réel sous la forme d'une jalousie paranoïaque qui peut aller jusqu'à la jalousie de ses propres enfants. Une femme peut elle-même complètement nier la dimension de *pastoute* en centrant son existence sur son objet *a*, son enfant, lorsqu'elle décide seule de ce que doit être son avenir. Il faut relire *La Promesse de l'aube*, récit autobiographique de Romain Gary qui, dès le plus jeune âge, se fait la promesse de devenir l'homme

9. J. Lacan, *R.S.I., op. cit.*, p. 65.

10. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 466.

important et célèbre que souhaite sa mère. Il faut aussi revoir *Black Swan*, l'histoire filmée de cette jeune ballerine dont la mère a sacrifié sa carrière de danseuse pour faire de sa fille une étoile. Ces mères, par leur désir entièrement causé par leur enfant, unique cause de leur existence, illustrent ce que Lacan appelle le « nommer à », soit le fait qu'un enfant peut être simplement « nommé à être quelque chose ». Il s'appuie sur l'évolution historique en train de s'accomplir lorsqu'il tient son séminaire d'où est extraite cette thèse, soit au fait qu'« à ce Nom-du-Père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommer-à ¹¹ ». En fait, de 1938 à 1974, Lacan n'aura eu de cesse de nous éclairer sur le déclin du Nom-du-Père et sur sa fonction de symptôme.

La père-version nomme la femme-symptôme comme *pastoute*, favorisant ainsi le détachement de l'enfant de sa mère pour ouvrir au désir. Les sujets qui décident de se régler sur la père-version se donnent la chance de ne pas verser dans le ravalement de la vie amoureuse, qui est toujours rabaissement de la femme en objet sexuel consommable comme n'importe quel objet du marché (d'où mon antipathie pour le Père Noël !), et qui est aussi ravalement du lien amoureux comme ce qui ne compte pas davantage, si l'on s'en tient aux innombrables sites de rencontres : 228 000 « sites de rencontres sérieuses » trouvés en 0,23 secondes sur mon ordinateur (on pourrait finir par y croire, au Père Noël !). Pour ceux qui préfèrent ne pas s'en remettre seulement au Père Noël pour s'orienter dans la construction de leur partenaire symptôme, les éléments que je viens d'apporter peuvent servir d'appui, ils ne sont pas déterminants par eux-mêmes. Ils constituent quelques jalons rendant propices les conditions de départ, que certains enfants peuvent rejeter ou bien surpasser lorsqu'ils font défaut comme l'annoncent les changements radicaux de la famille du XXI^e siècle. « Insondable décision de l'être ¹² », écrit Lacan.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, leçon du 19 mars 1974, inédit.

12. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits, op. cit.*, p. 177.